

hémisphère la passion qu'elles avaient contractée dans l'ancien pour le jeu, pour les commodités, pour la bonne chère. En s'éloignant des côtes, il aurait fallu renoncer aux superfluités dont on était épris; et ce goût de luxe, cette ardeur d'autant plus violente qu'elle était récente, n'encourageait pas à poursuivre dans l'intérieur des terres un ennemi toujours prêt à s'y enfoncer. Politiques nouveaux, qui avancez avec tant de confiance que les mœurs n'ont aucune influence sur le sort des états; que pour eux la mesure de la grandeur est celle de la richesse; que le luxe de la paix et les voluptés du citoyen ne peuvent affaiblir l'effet de ces grandes machines qu'on nomme des armées, et dont la discipline européenne a tant perfectionné selon vous le jeu sûr et terrible: vous qui, pour soutenir votre opinion, détournez vos regards des cendres de Carthage et des ruines de Rome, sur le récit que je vous fais, suspendez du moins votre jugement, et croyez que peut-être il est des occasions de succès qu'ôte le luxe. Croyez que, pour des troupes, même braves, l'indépendance des besoins fut souvent le premier ressort de la victoire. Il est trop aisé peut-être de n'affronter que la mort. Aux nations corrompues par l'opulence est réservée une épreuve plus difficile, celle de supporter la perte de leurs plaisirs.

Ajoutez à toutes ces raisons que les moyens de guerre arrivèrent rarement, au-travers de tant de mers, dans les saisons convenables pour l'action.

Ajoutez que les conseils de George III voulurent avoir trop d'influence dans les opérations militaires qui devaient s'exécuter si loin d'eux; et vous connaîtrez la plupart des obstacles qui s'opposèrent au succès des efforts ruineux de la métropole contre la liberté de ses colonies.

Mais l'Amérique elle-même, comment ne repoussa-t-elle pas de ses rivages ces Européens qui lui portaient la mort ou des chaînes?

Ce Nouveau-Monde était défendu par des troupes réglées, qu'on n'avait d'abord enrôlées que pour trois ou pour six mois, et qui le furent dans la suite pour trois ans, ou même pour tout le temps que pourraient durer les hostilités. Il était défendu par des citoyens qui ne se mettaient en campagne que lorsque leur province particulière était ou envahie ou menacée. Ni l'armée toujours sur pied, ni les milices passagèrement assemblées n'avaient l'esprit militaire. C'étaient des cultivateurs, des marchands, des jurisconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, et conduits au péril par des guides aussi peu versés que leurs subalternes dans la science très-compiquée des combats. Dans cet état de choses, quel espoir de se mesurer avec avantage contre des hommes vieillis dans la discipline, formés aux évolutions, instruits dans la tactique, et abondamment pourvus de tous les instrumens nécessaires à une attaque vive, à une résistance opiniâtre?

L'enthousiasme seul aurait pu surmonter ces

XLV.  
Pourquoi les provinces confédérées n'ont pas réussi à chasser les Anglais du continent américain.

difficultés ; mais en exista-t-il plus réellement dans les colonies que dans la métropole ?

L'opinion générale était en Angleterre que le parlement avait essentiellement le droit de taxer toutes les contrées qui faisaient partie de l'empire britannique. Peut-être au commencement des troubles n'y aurait-on pas trouvé cent individus qui révoquassent en doute cette autorité. Cependant le refus que faisaient les Américains de la reconnaître n'indisposait pas les esprits. On ne leur porta point de haine, même après qu'ils eurent pris les armes pour soutenir leurs prétentions. Comme les travaux ne languissaient pas dans l'intérieur du royaume, que la foudre ne grondait qu'au loin, chacun s'occupait paisiblement de ses affaires, ou se livrait tranquillement à ses plaisirs. Tous attendaient sans impatience la fin d'une scène dont, à la vérité, le dénouement ne leur paraissait pas incertain.

La fermentation dut se montrer d'abord plus grande dans le nouvel hémisphère que dans l'ancien. Prononça-t-on jamais aux nations le nom odieux de tyrannie, le nom si doux d'indépendance, sans les remuer ? Mais cette chaleur se soutint-elle ? Si les imaginations s'étaient maintenues dans leur premier mouvement, le besoin d'en réprimer les excès n'aurait-il pas occupé les soins d'une autorité naissante ? Mais, loin d'avoir à contenir l'audace, ce fut la lâcheté qu'elle eut à poursuivre. On la vit punir de mort la désertion,

et souiller par des assassinats l'étendard de la liberté. On la vit se refuser à l'échange des prisonniers, de peur d'augmenter dans les troupes le penchant de se rendre à la première sommation. On la vit réduite à la nécessité d'ériger des tribunaux chargés de poursuivre les généraux ou leurs lieutenans qui abandonneraient trop légèrement les postes confiés à leur vigilance. Il est vrai qu'un vieillard de quatre-vingts ans qu'on voulait renvoyer dans ses foyers s'écria : *Ma mort peut être utile ; je couvrirai de mon corps un plus jeune que moi.* Il est vrai que Putnam dit à un royaliste son prisonnier : *Retourne vers ton chef, et s'il te demande combien j'ai de troupes, réponds-lui que j'en ai assez ; que, quand il parviendrait à les battre, il m'en resterait encore assez ; et qu'il finira par éprouver que j'en ai trop pour lui et pour les tyrans qu'il sert.* Ces sentimens étaient héroïques, mais rares ; et chaque jour ils devenaient moins communs.

Jamais l'ivresse ne fut générale ; et elle ne pouvait être que momentanée. De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe, aucune n'existait dans le nord de l'Amérique. Ni la religion, ni les lois n'y avaient été outragées. Le sang des martyrs ou des citoyens n'y avait pas ruisselé sur des échafauds. On n'y avait pas insulté aux mœurs ; les manières, les usages, aucun des objets chers aux peuples, n'y avaient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire

n'y avait arraché aucun habitant du sein de sa famille ou de ses amis pour le traîner dans les horreurs d'un cachot ; l'ordre public n'y avait pas été interverti ; les principes d'administration n'y avaient pas changé ; et les maximes du gouvernement y étaient toujours restées les mêmes. Tout se réduisait à savoir si la métropole avait ou n'avait pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt sur les colonies , car les griefs accumulés dans le manifeste n'eurent de valeur que par ce premier grief. Cette question presque métaphysique n'était guère propre à soulever une multitude , ou du moins à l'intéresser fortement à une querelle pour laquelle elle voyait ses terres privées des bras destinés à les féconder, ses moissons ravagées , ses campagnes couvertes de cadavres de ses proches ou teintes de son propre sang. A ces calamités , ouvrage des troupes royales sur la côte , s'en joignirent bientôt de plus insupportables dans l'intérieur des terres.

Jamais l'inquiétude des cours de Londres et de Versailles n'avait troublé le nord de l'Amérique sans que les deux puissances n'eussent mêlé dans leurs sanglans débats les peuples errans dans cette partie du nouvel hémisphère. Instruits par l'expérience de ce que ces hordes pouvaient apporter de poids dans la balance , les Anglais et les colons résolurent également de les employer à leur destruction mutuelle.

Carleton tenta le premier d'armer dans le Ca-

nada ces mains barbares.... « C'est, répondit-on « à ses sollicitations , c'est le démêlé d'un père « avec ses enfans ; il ne nous convient point d'en- « trer dans cette brouillerie domestique.... Mais, « si les rebelles venaient attaquer cette province, « ne nous aideriez-vous pas à les repousser ?... « Depuis la paix , la hache de la guerre est ense- « velie à quarante brasses de profondeur.... Vous « la trouveriez sûrement , si vous fouilliez la terre... « Le manche en est pourri , et nous n'en pour- « rions faire aucun usage. »

Les États-Unis ne furent pas plus heureux. « Nous avons entendu parler des différends sur- « venus entre l'Ancienne et la Nouvelle-Angleterre, « dit la tribu des Onéidas à leurs députés. Jamais « nous ne prendrons part à ces divisions atroces. « La guerre entre des frères est une chose étrange « et nouvelle dans ces régions. Nos traditions ne « nous ont laissé aucun exemple de cette nature. « Etouffez vos haines insensées , et qu'un ciel fa- « vorable dissipe le sombre nuage qui vous enve- « loppe. »

Les seuls Masphis parurent s'intéresser au sort des Américains. « Voilà seize schelings , leur di- « rent ces bons sauvages ; c'est tout ce que nous « possédons. Nous comptons en acheter du rum ; « nous boirons de l'eau. Nous irons chasser : si « quelques bêtes tombent sous nos flèches , nous « en vendrons les peaux , et nous vous en porte- « rons le prix. »

Mais avec le temps les agens très-actifs de la Grande-Bretagne réussirent à lui concilier plusieurs nations aborigènes. Ses intérêts furent préférés à ceux de ses ennemis, et parce que les distances ne lui avaient pas permis de faire aux sauvages les outrages qu'ils avaient reçus de leurs fiers voisins, et parce qu'elle pouvait, qu'elle voulait mieux payer les services qu'on serait à portée de lui rendre. Sous ces drapeaux, des alliés, dont le caractère féroce n'avait pas de frein, firent cent fois plus de mal aux colons établis près des montagnes que n'en souffraient des troupes royales ceux de leurs concitoyens qu'une destinée plus heureuse avait fixés sur les bords de l'Océan.

Ces calamités n'attaquaient qu'un nombre d'Américains plus ou moins considérable ; mais bientôt un vice intérieur les affligea tous.

Les métaux qui sur le globe entier représentent tous les objets de commerce ne furent jamais abondans dans cette partie du Nouveau-Monde. Le peu qu'on y en voyait disparut même aux premières hostilités. A ces signes d'une convention universelle furent substitués des signes particuliers à ces contrées. Le papier remplaça l'argent. Pour donner quelque dignité au nouveau gage, il fut entouré d'emblèmes qui devaient continuellement rappeler aux peuples la grandeur de leur entreprise, le prix inappréciable de la liberté, la nécessité d'une persévérance supérieure à toutes les infortunes. L'artifice ne réussit pas. Ces ri-

chesses idéales furent repoussées. Plus le besoin obligeait à les multiplier, plus leur avilissement croissait. Le congrès s'indigna des affronts faits à sa monnaie, et il déclara traîtres à la patrie tous ceux qui ne la recevraient pas comme ils auraient reçu de l'or.

Est-ce que ce corps ignorait qu'on ne commande pas plus aux esprits qu'aux sentimens ? Est-ce qu'il ne sentait pas que dans la crise présente tout citoyen raisonnable craindrait de commettre sa fortune ? Est-ce qu'il ne s'apercevait pas qu'à l'origine d'une république il se permettait des actes d'un despotisme inconnu dans les régions mêmes façonnées à la servitude ? Pouvait-il se dissimuler qu'il punissait un défaut de confiance des mêmes supplices qu'on aurait à peine mérités par la révolte et par la trahison ? Le congrès voyait tout cela. Mais le choix des moyens lui manquait. Ses feuilles méprisables et méprisées étaient réellement trente fois au-dessous de leur valeur originaire, qu'on en fabriquait encore. Le 13 septembre 1779, il y en avait dans le public pour 799,744,000 liv. L'état devait d'ailleurs 188,670,525 livres, sans compter les dettes particulières à chaque province.

Les peuples n'étaient pas dédommagés d'un fléau qu'on peut nommer domestique par une communication facile avec toutes les autres parties du globe. La Grande-Bretagne avait intercepté leur navigation avec l'Europe, avec les Indes occidentales, avec tous les parages que couvraient leurs

navires. Alors ils dirent à l'univers : « C'est le nom  
« Anglais qui nous a rendus odieux ; nous l'abju-  
« rons solennellement. Tous les hommes sont nos  
« frères. Nous sommes amis de toutes les nations.  
« Tous les pavillons peuvent, sans crainte d'in-  
« sulte, se montrer sur nos côtes, fréquenter nos  
« ports. » On ne se rendit pas à une invitation en  
apparence si séduisante. Les états vraiment com-  
merçans, instruits que l'Amérique septentrionale  
avait été réduite à contracter des dettes à l'épo-  
que même de sa plus grande prospérité, pensè-  
rent judicieusement que dans sa détresse actuelle  
elle ne pourrait payer que fort peu de chose de  
ce qui lui serait apporté. Les seuls Français, qui  
osent tout, osèrent braver les inconvéniens de  
cette liaison nouvelle. Mais, par la vigilance éclair-  
rée de l'amiral How, la plupart des navires qu'ils  
expédièrent furent pris avant d'arriver à leur des-  
tination, et les autres à leur départ des bords  
américains. De plusieurs centaines de bâtimens  
sortis de France, il n'y en rentra que vingt-cinq  
ou trente, qui même ne donnèrent point ou ne  
donnèrent que fort peu de bénéfice à leurs ar-  
mateurs.

Une foule de privations ajoutées à tant d'autres  
fléaux pouvaient faire regretter aux Américains  
leur ancienne tranquillité, les incliner à un rac-  
commodement avec l'Angleterre. En vain on avait  
lié les peuples par la foi des sermens et par l'em-  
pire de la religion au nouveau gouvernement. En

vain on avait cherché à les convaincre de l'im-  
possibilité de traiter sûrement avec une métro-  
pole où un parlement renverserait ce qu'un autre  
parlement aurait établi. En vain on les avait me-  
nacés de l'éternel ressentiment d'un ennemi ou-  
tragé et vindicatif. Il était possible que ces inquié-  
tudes éloignées ne balançassent pas le poids des  
maux présens.

Ainsi le pensait le ministère britannique, lors-  
qu'il envoya dans le Nouveau-Monde des agens  
publics autorisés à tout offrir, excepté l'indépen-  
dance, à ces mêmes Américains dont deux ans  
auparavant on exigeait une soumission illimitée.  
Il n'est pas sans vraisemblance que quelques mois  
plus tôt ce plan de conciliation aurait produit un  
rapprochement. Mais, à l'époque où la cour de  
Londres le fit proposer, il fut rejeté avec hauteur,  
parce qu'on ne vit dans cette démarche que de la  
crainte et de la faiblesse. Les peuples étaient déjà  
rassurés. Le congrès, les généraux, les troupes,  
les hommes adroits ou hardis, qui dans chaque  
colonie s'étaient saisis de l'autorité, tout avait re-  
couvré sa première audace. C'était l'effet d'un  
traité d'amitié et de commerce entre les États-Unis  
et la cour de Versailles, signé le 6 février 1778.

Si le ministère britannique y avait réfléchi, il  
aurait compris que le même délire qui l'entraînait  
à l'attaque de ses colonies le réduisait à la né-  
cessité de déclarer dans l'instant la guerre à la  
France. Alors régnait dans les conseils de cette

XLVI.  
La France  
reconnait  
l'indépen-  
dance des  
États-Unis.  
Cette dé-  
marche oc-